

Savez-vous qu'il y a des aubes ?

Mon père est décédé il y a quelques mois. Sur son bureau à Rennes, depuis des années, une carte postale avec cette phrase de Sullivan : « Savez-vous qu'il y a des aubes ? ». Maman a voulu que cette carte postale soit à son chevet, dans la chambre d'hôpital, près de lui.

La carte aura accompagné son passage, comme une parole muette, comme une parole vive, posée sous ses yeux, alors que nous rencontrions de plus en plus de difficultés à communiquer avec lui – mais lui, après les AVC, de plus en plus silencieux et immobile, était bien présent à nos pauvres efforts. Et plusieurs fois, son rire silencieux et sa joie nous ont bouleversés. *Savez-vous qu'il y a des aubes ?* Acquiescer à cette parole, comme manifestant la vérité de son passage. Consentir à son éloignement, à son départ.

Papa avait 87 ans. Lui et maman avaient connu l'Abbé Le Marchand. Ils aimaient, après-guerre, participer à la Chambre Noire, ce ciné-club qu'il animait à Rennes au cinéma Le Français, de son verbe savoureux et tranchant, lui qui ne s'appelait pas encore Sullivan. Quand ma grand-mère est décédée, en 1978, maman, alors âgée de 54 ans, a pris appui sur *Devance tout adieu*. Elle se retrouvait dans la façon dont Sullivan disait sa grande douleur, sans mots, lors de la mort de sa propre mère. Maman, venue de Quédillac, un bourg à la limite de l'Ille-et-Vilaine et des Côtes d'Armor, et proche de Montauban de Bretagne, le pays où était né Sullivan, percevait aussi une façon terrienne d'habiter la vie, et s'y retrouvait, s'y reposait, à l'heure des grands ébranlements. Elle m'a transmis Sullivan en m'offrant, à la fin des années soixante-dix, *Jolie errante*, alors que j'étais étudiant à Paris. J'avais 21 ans. Le chemin de l'écriture éclatée de Sullivan. Blaise et sa quête. Puis j'ai lu d'autres livres, au fil de la vie.

J'ai passionnément aimé *Quelque temps de la vie de Jude et Cie*. Je me suis reconnu dans cette écriture, cette attention à la vie qui se donne, à raz-de-terre, dans ces rues en pleine démolition du XIV^e arrondissement, ce peuple des petits, cette façon de vivre la communion. Jubilation de lire ces pages, dans une salle de travail de Sciences Po, goûtant avec force une manière d'habiter l'existence, l'existence chrétienne, tellement éloignée de ce que pouvait avoir d'aseptisée la parole des Maîtres.

Matinales a signé une façon de parler du Galiléen qui ne m'a jamais quitté, tandis que j'entrais au Séminaire, avant de rejoindre la Compagnie de Jésus.

Jean Sullivan, croisé le temps d'une soirée chez des amis, rue de Grenelle, quelques mois avant qu'il soit renversé par une voiture. Jean Sullivan, connu et aimé aussi à travers l'amitié de Jean Lemonnier, d'Anne et Jean Lavoué.

Filiation. Transmission. Force du printemps de mes 21 ans, et voilà que la fin de mon père m'y renvoie, trente-quatre ans plus tard.

Quelques phrases de Sullivan n'ont cessé de m'accompagner, toutes ces années, jusqu'à aujourd'hui. Je les avais mises en exergue de ma maîtrise de théologie, en 1990. Je les inscrivis ici « en entier », pour partager la vérité de la vie reçue en ces lignes régulièrement méditées.

Priez-vous ? Cela ne regarde personne ; non pas : Récitez-vous, ou obéissez-vous à des habitudes ?, mais : Vous arrive-t-il de réaliser les conditions de toute prière vraie sans laquelle il n'y a pas de foi réelle. Quelles sont ces conditions ? Devenir capable de silence et de solitude, se dire du fond de l'âme : rien ne m'appartient, je suis l'autre de tous les autres, fragile comme les éphémères de l'été, mortel. Et dans cette pauvreté intime de créature précaire, expérimenter la confiance, une sérénité, une joie secrète, exister avec Dieu qui

nous crée. Alors vous n'êtes pas étrangers à la voie d'intériorité. « Parole du passant ».

Cette voie d'intériorité, je l'explore patiemment dans la tradition ignatienne. À l'écoute de la Parole. Apprendre à être référé à la parole d'un autre. Se recevoir d'elle, en vivre, la partager, y communier. Je ne connais pas d'autre chemin d'avenir pour l'Église qu'un christianisme communautaire, qui aille à la rencontre d'autrui et propose cette Parole, ainsi que des chemins pour apprendre à la laisser parler en soi, nous éblouir, nous relever, nous apprendre à reconnaître la douce volonté du Père, qui, toujours, donne la vie à profusion, et nous aide à déjouer les pièges de la mort en nous.

C'est le premier matin du monde.

Savez-vous qu'il y a des aubes ? Après le décès de papa, Jean-Baptiste, mon frère, s'interrogeait sur l'origine de cette parole de Sullivan. Jean Lavoué, dans un geste de grande amitié, en a très vite retrouvé l'origine et nous renvoyait quelques heures après la source : la phrase venait du chapitre « Retour à l'enfance », dans ce même recueil *Parole du passant*¹⁷⁵!

Je vous invite donc à ne partir que pour mieux rentrer en vous-mêmes. Et même si vous ne partez pas il est possible de retrouver votre « terre intérieure ». Qui que vous soyez, quelle que soit votre peine ou votre solitude, il y a des instants heureux pour vous : des chemins, des ruisseaux, des quartiers de votre ville, la mer qui invite à la sérénité, la montagne qui dit : redresse-toi. Laissez quelque temps la voiture au garage, marchez à pied seul, hors de vos horaires habituels.

Savez-vous qu'il y a des aubes ? Avez-vous jamais marché à l'aube le long de la mer, dans une forêt ? Vous êtes seul, vous pouvez revenir à l'essentiel, vous interroger sur la vie que vous menez. C'est le premier matin du

¹⁷⁵ Dans le chapitre « Retour à l'enfance », in *Parole du passant*, reprise des chroniques de *Panorama*, collection Paroles vives, Albin Michel, 1991

monde. Il y a une parole pour vous qui se parle, immémoriale... Ne parlez à personne de votre escapade et de la surprise heureuse qu'elle vous a réservée. Il y aurait trop de monde dehors à l'aube.

Paul Legavre